Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport

Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin

Band: 51 (1994)

Heft: 10

Artikel: Streetball : just for fun

Autor: Lörtscher, Hugo

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-998289

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

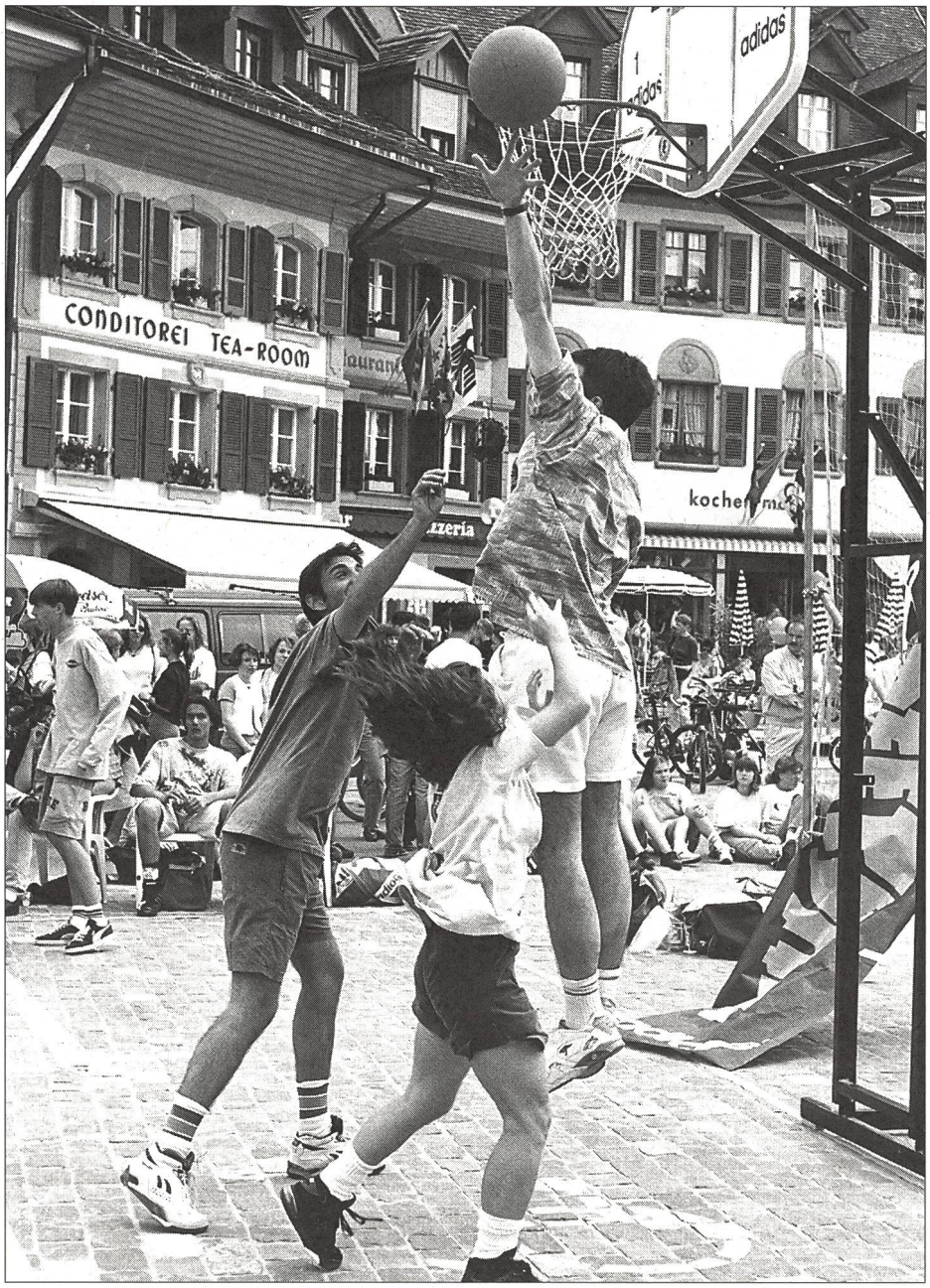
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Valérie Marotta de Bienne (devant, sur la photo), joueuse de basket invétérée, qualifie le streetball d'«absolument fou fou fou».

Marie-Paule Conod de l'équipe féminine «Maccabi» d'Orbe fait du basketball depuis trois ans, à l'école. Elle se plaint des côtés rudes du streetball.

Streetball -

Texte et photo
Traduction:

Une lame de fond a envahi l'Europe en provenance, devinez d'où, des Etats-Unis. Son nom: le streetball, ou basket de rue en français, une variante plus souple et également plus rudimentaire du noble basketball. Alors que l'on comptait en Suisse, il y a deux ans, au plus quelques centaines d'adeptes, ils sont environ 25 000, des jeunes pour la plupart, à avoir attrapé cet été le virus du basket de rue. Pourquoi un tel enthousiasme?

D'une part, le basket de rue correspond à l'image actuelle de la jeunesse, à sa manière de penser, d'agir et de ressentir les choses. D'autre part, l'industrie des articles de sport, les banques et les entreprises de presse ont rapidement flairé les retombées commerciales que pourrait avoir ce sport et ont su alimenter cette fièvre du basket de rue en se lançant dans l'organisation de tournois attrayants. Environ 1500 équipes ont ainsi disputé les éliminatoires régionales dans les cantons de Zurich, Bâle, Berne et Lucerne et se sont battues pour les 450 places de la finale suisse de l'«Adidas Streetball Trophy» qui s'est déroulée à Berne les 6 et 7 août.

Le basket de rue est un pur produit des «slums» américains et des ghettos noirs, où l'on trouve dans chaque arrière-cour et devant presque chaque porte un panier de basket. Ici, le basket de rue s'est développé «juste pour s'amuser» – just for fun –, afin de rester «cool» même dans la misère. Le basket de rue fait partie de la même famille que les negro-spirituals, le rap, le hip-hop, les graffiti et la breakdance. Une grande partie de cet arrière-plan socio-culturel se retrouve également, consciemment ou non, dans le basket de rue européen. Les jeunes justement se sentent attirés par cette critique subliminale vis-à-vis de tout ce qui est établi. Pour eux, le basket de rue est synonyme de liberté, de plaisir et d'indépendance. La liberté d'être différent et surtout, soi-même. En règle générale, les joueurs ne portent certes pas de vêtements usés et rapiécés comme les joueurs des slums, trop pauvres pour s'acheter des vêtements neufs. Toutefois, ils se distinguent en s'affublant de vêtements très larges et en mettant de manière provocante leur casquette à l'envers. Le basket de rue, c'est avant tout

ust for fun

ugo Lörtscher
istine Reist

l'expression d'une joie de vivre débordante, le «fun» justement ou, comme l'exprime ce jeune Bernois de 13 ans, «le pied!». Quant aux noms d'équipes, ils sont tout aussi imaginatifs: Magic Street Girls, Long Valley Slam Dunkers, Anababaluba, Higely Bigely, etc.

En quoi le basket de rue est-il différent du basketball? En tout, serait-on tenté de répondre lorsque l'on pense à l'ambiance et au «show» qui caractérisent les tournois de basket de rue.

Pour résumer, le basketball s'apparente à un ballet classique tandis que le basket de rue ressemble à une fête populaire, à un opéra bouffe.

Et, au lieu de se lancer dans de longues et pénibles explications, voici quelques règles de jeu:

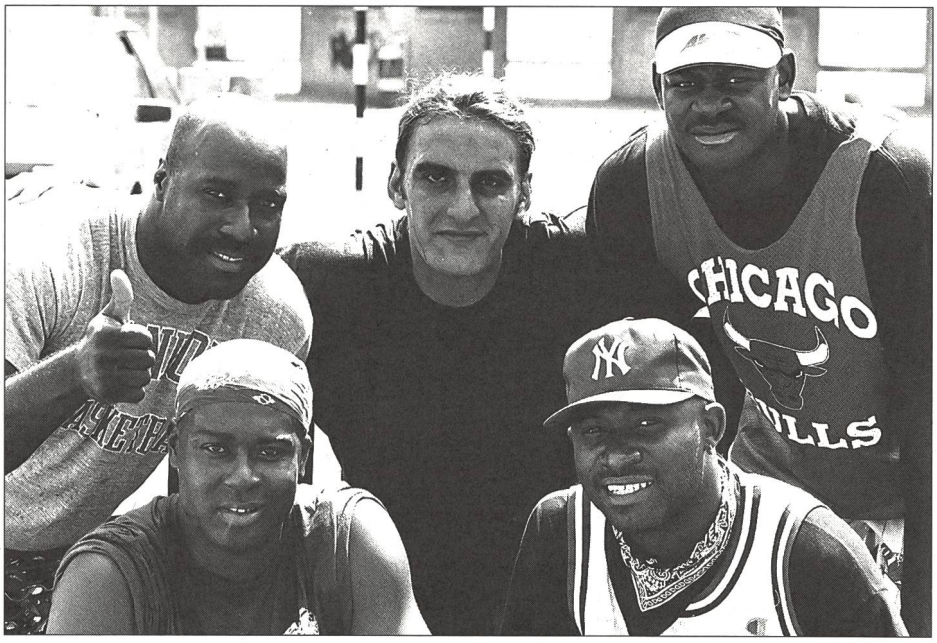
- Le basket de rue ne se joue que sous un panier.
- L'équipe se compose de 2 à 4 joueurs.
- Il n'y a pas d'arbitre: les fautes sont annoncées par l'équipe concernée ou l'équipe adverse.
- Les règles de jeu du basket de rue sont simplifiées, mais le jeu est plus agressif.
- Le basket de rue ne demande pas d'installation fixe et peut se jouer pratiquement partout: dans des usines désaffectées, dans la rue, les cours d'école, sur les parkings, les places de marché, de village, etc.
- Les terrains de jeu de compétition mesurent 9 × 10,5 m (normal), voire 10 × 15 m (idéal). Cela a permis, par exemple, de jouer la finale de Berne sur 36 terrains en même temps.

Et les filles? Après un début très discret, leur nombre ne cesse de croître.

Le basket de rue, le parent pauvre du basketball et le nouveau symbole d'identification des jeunes, est sans aucun doute le grand succès de l'année.

Revenons toutefois à ses racines dans la désolation des quartiers pauvres américains. Vu sous cet aspect, le basket de rue ne constitue pas un but mais un moyen. Un moyen de parvenir à un monde plus digne, seule possibilité pour la culture des ghettos noirs d'avoir un sens. Malheureusement, comme le prouvent les horreurs qui nous parviennent chaque jour, l'humanité n'a jamais été plus éloignée de ce but. ■

La finale du tournoi qui a eu lieu à Berne les 6 et 7 août dernier fut, dans le meilleur sens du terme, très colorée.



Les «Air Attaq super Isostar»: un Africain, trois Noirs des USA, un Suisse, tous de Zurich utilisent le streetball comme palliatif aux soucis qu'engendre le chômage. Le leader du groupe est Didier Boozer (au milieu).

Atmosphère incomparable sur la place du Marché de la pittoresque petite ville d'Aarberg.